

Roger Duhamel

PIERRE DAVIAULT
1899-1964

Depuis de nombreuses années, le milieu intellectuel de la ville d'Ottawa témoigne d'une vitalité et d'un rayonnement qui dépasse sensiblement l'importance numérique de nos compatriotes établis dans la capitale fédérale. Le fait s'explique aisément : les exigences de la vie canadienne en régime fédératif imposent la présence dans la fonction publique d'un certain nombre de Canadiens français recrutés un peu partout dans la province de Québec. Ils contribuent ainsi à maintenir sur les rives de l'Outaouais une présence française qui n'est nullement négligeable, même si elle ne bénéficie pas du même appui sociologique que des centres plus populeux et plus homogènes comme Montréal et Québec.

Pierre Daviault est un exemple significatif d'un Québécois transplanté et qui a su prendre racine sans jamais rien renier de ses origines. Né à Saint-Jérôme, à l'entrée du pays laurentien, le 9 novembre 1899, enfant de Philippe Daviault et de Clotilde Lauzon, il poursuit des études aux universités de Montréal et de Paris. Sans doute est-ce dans cette dernière ville qu'il a puisé son amour du verbe français qui déterminera l'orientation de toute sa carrière.

Il entre à la *Presse* qui le désigne bientôt, en 1923, comme son correspondant parlementaire à Ottawa. Son stage de journaliste sera de brève durée, même s'il retient à titre de collaborateur intermittent. En 1925, il entre au service de la traduction des débats de la Chambre. Par la suite, son ascension se poursuit normalement jusqu'au sommet : sous-chef en 1939, chef en 1946, surintendant adjoint au Bureau des traductions en 1953, finalement surintendant en 1955. Il occupait ce poste, que de la retraite l'atteint le 9 novembre dernier. Néanmoins, pour n'avoir pas à se priver de ses précieux services, le secrétaire d'État avait créé à son intention un Centre de terminologie dont il assumerait la direction. Libéré des tracasseries de l'administration, il jouerait un rôle utile de conseiller en matière de langage. La providence en avait décidé autrement, et il décédait quelques jours plus tard, presque subitement.

Eu dehors de ses responsabilités professionnelles, Daviault se multiplia en plusieurs domaines. Engagé dans l'armée canadienne en 1941 comme major, il dicte les travaux de révision auprès des traducteurs militaires. Il collabore à de nombreuses publications, notamment le *Droit*, où il assume la critique littéraire de 1934 à 1940, et la *Nouvelle Revue canadienne* dont il est l'un des fondateurs. Il participe à diverses émissions radiophoniques, plus particulièrement « La langue bien pendue » où, en compagnie d'autres spécialistes, il traque impitoyablement nos défauts langagiers. À partir de 1936, il est professeur de traduction à l'université d'Ottawa.

Ses pairs ne lui ont pas ménagé les reconnaissances officielles: médailles de l'Académie française en 1935, prix d'Action intellectuelle à deux reprises, premier titulaire de la médaille Chauveau décernée par la Société royale. Daviault sut aussi payer

de sa personne. Il gravit tous les échelons dans la hiérarchie de la Société royale pour en devenir le président général en 1958. Il en fut de même, à la Société des écrivains canadiens dont il fut président général en 1959. Il présida également le Cercle littéraire de l'Institut canadien-français d'Ottawa et l'Association technologique du Canada il fut secrétaire de la Société des conférences de l'université d'Ottawa et membre du Conseil de la Fédération internationale des traducteurs.

Ses émules et ses disciples diront le culte fervent qu'il rendit sans forligner à l'honneur des hommes, le saint langage, à ce verbe français qu'il eut la vertu de vouloir pur en un milieu où la fausse monnaie des équivalences trompeuses risquait de le contaminer. Daviault est l'auteur de *L'expression juste en traduction*, *Questions de langage*, *Traduction*, et plus récemment, en 1962, il donnait son oeuvre maîtresse, *Langage et traduction*. Ajoutons qu'il a publié un dictionnaire militaire et, en collaboration avec les professeurs Jean-Paul Vinay et Henry, Alexander, un dictionnaire français-anglais et anglais-français.

Pendant plusieurs années, Pierre Daviault ressentit pour l'histoire un attrait qui le poussa à des recherches sur des sujets plus ou moins inexplorés de notre passé. Il n'eut jamais la prétention de se poser en historien de carrière, mais il fut avec aisance un amateur éclairé et de bonne compagnie. C'est dans cette veine élégante qu'il retraça la grande aventure de Le Moyne d'Iberville et celle, beaucoup moins connue et encore plus pittoresque, de cet étonnant baron de Saint-Castin, qui devait mourir dans la peau d'un chef abénaquis. À vrai dire, chez l'écrivain, le raconteur honnêtement informé se doublait d'un psychologue épris des destins hors série, ainsi que le révèlent les deux ouvrages, *Artistes, aventuriers, grands hommes* et *Histoires, légendes, destins*, qu'il consacra à des bonshommes qui se sont éloignés des sentiers battus pour construire de leur vivant leur propre légende qu'ils ont léguée à nos mémoires.

Dans l'intimité, l'homme s'affichait sous son jour le plus attachant. Il était volontiers rieur et bon vivant, il saisissait vite les ridicules de la vie, ses propos ironiques égayaient les convives autour d'une table qu'il souhaitait bien garnie, car il mettait autant de raffinement et de distinction dans la qualité des mets que dans le choix des mots. Parfois ombrageux, il arriva que le personnage officiel dissimulât un coeur sensible, peut-être empêché de se livrer à la spontanéité parce qu'il en redoutait les échos en lui-même. Une certaine brusquerie de ton masquait la timidité d'un coeur peu enclin à l'étalage complaisant. Ceux qui ont reçu le don de son amitié ne l'oublieront pas.

Source : *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 4^e série, t. III, 1965, p. 77-78.